

AVEC CIORAN SUR LE CHEMIN DE LA MORT

Doina BURADA*

*Or tout homme porte en soi non seulement sa propre vie, mais aussi sa mort. ***

Presque quatre siècles séparent les mots de Cioran se référant à la mort de ceux de Montaigne, lui-même préoccupé de ce problème majeur de l'existence, du haut de sa tour où il s'isolait pour écrire. *"Le premier jour de votre naissance, écrivait-il, vous achemine à mourir comme à vivre. (...) C'est la condition de votre création, c'est une partie de vous que la mort : vous vous fuyez vous-même. (...) Tout ce que vous vivez, vous le dérobez à la vie, c'est à ses dépens. Le continual ouvrage de votre vie c'est bâtir la mort. Vous êtes en la mort pendant que vous êtes en vie."*¹

La problématique de la mort est un repère permanent dans les écrits littéraires, religieux et philosophiques depuis plusieurs siècles. Les arts n'ont éludé, eux non plus, la mort, personnifiée par la Dame à la faux ou Le chevalier, la mort et le Diable – symbole préféré de Nietzsche et image centrale de l'anthropologie heideggerienne. *Les Cavaliers de l'Apocalypse* de Dürer hantent Cioran qui avouait, lors d'un entretien avec Branka Bogavac Le Compte : *"Dürer est mon prophète. Plus je contemple le défilé des siècles, plus je me persuade que l'unique image susceptible d'en révéler le sens est celle des Cavaliers de l'Apocalypse"* (En, 272)

Au Moyen Age, la mort faisait partie de la vie quotidienne parce que les guerres, les épidémies de peste soldées avec de nombreux morts étaient très fréquentes. La série de lithographies *Les danses macabres* (Totentänze) de Holbein l'Ancien, vision et iconographie de la mort au Moyen Age, marquée encore par le grotesque et la joie collective, nous en offre l'image. Les danses de la mort réunissent dans le même mouvement des personnages issus des plus différentes couches sociales : rois, princes, bourgeois, évêques, mendiants, tous égaux devant la mort, comme

un défi à l'inégalité de la naissance, de la richesse et du pouvoir.

Par la suite, la mort, tout en gardant ce caractère égalitariste, a été escamotée par les uns; d'autres, en échange, lui ont accordé une attention exagérée. D'ailleurs, les changements dans l'attitude de l'homme à l'égard de la mort interviennent aussi bien sur un axe vertical du temps que sur un axe horizontal chez les individus organisés en un système social en fonction de leurs convictions religieuses, philosophiques et politiques. Elle passe, du spectacle collectif, à la conscience individuelle pour s'insinuer plus tard dans l'inconscient. Néanmoins, une autre vision individualiste et pessimiste de la mort a existé aussi chez les stoïciens suivant une *"conception préchrétienne de la solitude personnelle de la mort dans une culture dont les mythes collectifs s'effondraient."*²

Nous retrouverons les mêmes accents chez Montaigne et chez Pascal, l'un noble et châtelain, l'autre janséniste, faisant partie de la noblesse de robe, grande bourgeoisie anoblie, l'un résigné, l'autre défenseur ardent du christianisme *"désespéré"*. C'est chez eux que les modernes puiseront l'intériorisation de l'angoisse de la mort. La peur, la pensée, l'obsession de la mort sont des sentiments exclusivement humains, l'homme étant le seul être conscient que la mort clôt un cycle et qu'elle est un phénomène naturel et inévitable quelque horrible qu'il soit.

Définir la mort comme cessation de la vie ce serait une solution simpliste. La mort mérite plus car elle est un phénomène complexe dont la philosophie contemporaine a fait un problème fondamental. La mort surgit violemment dans le monde humain et lui fait acquérir son sens en brisant l'ordre de l'Univers établit par l'homme. Dès lors, elle est ressentie comme une menace à son adresse. Et c'est ainsi que pensée au début, obsession ensuite et peur en fin de compte, la

* Ancien Professeur à A.S.E., Bucarest

** E. Cioran, *Sur les cimes du désespoir*, p. 87

¹ Montaigne, *Essais*, Librairie Générale Française, Paris, 1972, p. 142

² Jean Baudrillard, *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard, 1976 p. 223

mort s'insinue dans la vie de l'homme le ramenant à sa condition de mortel.

Dans le monde moderne il y a eu des changements: on n'avait plus besoin de tout l'attirail épouvantable de la mort: la Dame à la faux, les Cavaliers de l'Apocalypse, l'enfer. Leur disparition dans l'imaginaire sera remplacée au niveau de l'individu et de son milieu social par l'enfer psychologique, les autres, l'angoisse de la mort. Cette intériorisation ne fera qu'isoler davantage l'homme, le plonger dans le désespoir le plus profond et dans la déréliction.

Plus ou moins obsessive, la pensée de la mort nous accompagne le long de notre existence, avec plus ou moins d'intensité. D'aucuns, à l'instar de Cioran, en sont hantés dès leur enfance. "J'ai été toute ma vie hanté par la mort, écrit-il. (...) quand j'étais jeune, je pensais à la mort à tout instant. C'était une obsession, même quand je mangeais. Toute ma vie était sous l'emprise de la mort. Cette pensée ne m'a jamais quitté." (En, 35)

Il avoue même avoir l'impression de tricher, de se tromper soi-même "toutes les fois que je ne songe pas à la mort" (IEN, 41) car elle fait partie intégrante de sa vie. Et de plus, elle est quelque chose de très solide. "Nulle pensée, nous dit-il, plus dissolvante ni plus rassurante que la pensée de la mort. C'est sans doute à cause de cette double qualité qu'on la remâche au point de ne pouvoir s'en passer. Quelle veine de rencontrer, à l'intérieur d'un même instant, un poison et un remède, une révélation qui vous tue et vous fait vivre, un venin roboratif!" (AA, 85)

Pascal, de son côté, blâmait ceux qui, "n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser", car "la mort est plus aisée à supporter que la pensée de la mort sans péril."³ Selon Pascal, l'homme qui n'a pas la foi, craint la solitude par peur de devoir penser à soi-même et à sa condition misérable et mortelle; il trouvera le moyen de l'escamoter à l'aide du divertissement; celui-ci pourtant "nous amuse et nous fait arriver insensiblement à la mort."⁴ En détournant sa pensée par le divertissement, l'homme ne fait que différer les moments de méditation où il pourrait approcher les dédales de son existence et le mystère de la mort.

Quant à Cioran, qui n'a fait que penser à la mort depuis sa jeunesse, arrive à la conclusion que "rien n'est aussi flatteur que la pensée de la mort, — la pensée et non la mort" (LS, 121) et toutefois "pendant

des années, en fait pendant une vie, n'avoir pensé qu'au derniers moments, pour constater, quand on en approche enfin, que cela aurait été inutile, que la pensée de la mort aide à tout, sauf à mourir." (IEN, 29)

Serait-ce lucidité? déception? Nous croyons que toutes les deux car la lucidité et la précision qu'il emploie dans la dissection de l'âme humaine en général, il les applique à soi-même aussi. En nous disant: "Les hommes fuient autant la mort que sa pensée. Je me suis lié pour toujours à celle-ci. Pour le reste, j'ai couru en rang avec les autres si ce n'est même plus vite qu'eux." (CP, 227), il n'a pas de pitié ni pour l'homme en général, ni pour lui-même.

Si la pensée de la mort ne sert pas beaucoup à dorer la pilule amère de la mort, le sentiment de la mort, "le plus pervers de tous" (CD, 38), n'est fécond, dans la conception de Cioran, "qu'à condition qu'il nous permette de donner une autre profondeur aux actes de la vie." (LL, 73) Et cela, dans l'idée que la mort ne doit pas être considérée en soi, séparément de la vie; le ferait-on qu'on raterait aussi bien la vie que la mort. Montaigne parle du même sentiment de la mort qui nous aide à ne plus éviter ce qui est inévitable: "Le sentiment de la mort présente nous anime parfois de soi-même d'une prompte résolution de ne plus éviter chose du tout inévitable."⁵

Dans la vision de Cioran, la pensée de la mort "ne libère qu'au début; puis elle dégénère en obsession, cessant d'être une pensée." (AA, 138) Cette obsession de la mort, moteur de la réalisation personnelle de chacun, est celle qui "affermit la volonté, attise les passions, débride les instincts. (...) Si je ne me sentais pas en permanence à sa merci, sans recours et sans sursis, je ne saurais rien et ne voudrais rien savoir, je ne serais rien et ne voudrais rien être." (BV, 59)

Surmonter l'obsession de la mort pour pénétrer dans ce paradis de sérénité qu'est l'Eden, Cioran le ferait bien s'il avait la foi, mais il ne l'a pas et cette porte reste fermée pour lui. L'obsession, à l'instar de la pensée de la mort nous flatte, mais c'est toujours "l'obsession, et non la mort." (SA, 59)

A force de penser à la mort, jusqu'à ce que cette pensée devienne obsessive, on arrive à être hanté par un nouveau sentiment, la peur de la mort, "durable et profonde" (LL, 64), "fruit maladif des aubes de la souffrance" (CP, 57) qui se situe fatallement au centre de la perspective, nous rapprochant impitoyablement de la mort. Peut-être l'argument des Anciens contre la peur de la mort, suivant lequel il ne faudrait pas

³ Pascal, *Pensées et Opuscules*, Paris, Classique Hachette, 1976,

p. 405

⁴ Idem, p. 407

⁵ Montaigne, op.cit., p. 333

croire le néant qui nous attend, alors qu'il ne diffère pas de celui qui nous précède pourrait être une consolation pour certains. Pas pour Cioran qui estime qu'entre l'avant et l'après ou l'homme n'existe pas, il y a cet instant, ce maintenant où l'homme existe et c'est justement cette existence qu'il craint de voir disparaître, la seule d'ailleurs qui lui soit donnée à vivre. Cet acharnement dans la vie, rien ne saurait le consoler.

Montaigne, influencé par les Anciens, par le fait que la philosophie nous ordonne d'affronter la mort en l'ayant toujours devant les yeux, ne peut s'empêcher d'observer que la mort nous fait peur : "nous troublons la vie par le soin de la mort, et la mort par le soin de la vie. L'une nous ennuie, l'autre nous effraie." Cette même peur est "un sujet continual de tourment, et qui ne se peut aucunement soulager."⁶

Aux yeux de Cioran tout paraît se réduire, en fait, à la peur de la mort car "tout individu qui pose sérieusement le problème de la mort ne saurait échapper à la peur" (CD, 55). Il est pourtant des gens qui ont vaincu la peur de mourir et qui "ont triomphé aussi de la vie, elle qui n'est que l'autre nom de cette peur" (LS, 38), et des gens qui ne la connaissent pas. Les premiers peuvent se croire immortels, les autres le sont, nous dit Cioran. Que reste-t-il aux autres, à ceux qui la vivent ? Il leur reste de l'accepter, tout en sachant qu'elle ne fait que leur rappeler à chaque instant la mort et en étant, par là, odieuse. Cioran est d'avis que "la mort n'existe qu'en elle [la peur] et à travers elle" (LS, 44) sans quoi elle n'aurait "plus aucun intérêt" (idem, 44). Il en résulte une solution mobilisatrice stimulant l'homme à vaincre la peur de la mort qui lui assure en échange le triomphe de la vie.

De la pensée, en passant par le sentiment, jusqu'à l'obsession et ensuite à la peur l'homme parcourt les étapes du chemin dont le point terminus est la mort. Il appartient à chacun, soit de parcourir ces étapes, soit d'en choisir quelques unes, soit de les ignorer ; chacun a, psychologiquement et moralement parlant, sa propre vision sur la mort. Elle subit aussi une transformation sur laquelle Cioran insiste : "Au début l'on considère la mort comme une réalité métaphysique. Plus tard, après l'avoir goûtee, après en avoir senti le frisson et le poids, on en a le sentiment. On parle alors de la peur, de l'angoisse et de l'agonie, et non plus de la mort. Ainsi se fait le passage de la métaphysique à la psychologie." (CP, 78)

Dans son entretien avec Branka Bogavac Le Comte, Cioran avouait son admiration sans réserve pour Pascal. Mais il se sent beaucoup plus proche "du

Pascal sceptique, du Pascal déchiré, du Pascal qui aurait pu ne pas être croyant, du Pascal sans la grâce, sans le refuge de la religion" (En, 41) que du Pascal qui écrivait : "Considérons donc la mort en Jésus-Christ, et non pas sans Jésus-Christ. Sans Jésus-Christ elle est horrible, elle est détestable, et l'horreur de la nature. En Jésus-Christ elle est tout autre ; elle est aimable, sainte, et la joie du fidèle."⁷

Cioran ne rejoindra jamais ce Pascal comblé par la foi et par la grâce, ce croyant exemplaire d'après "la conversion" qui dédie sa vie, son corps et son âme à Dieu. En échange il retrouvera le Pascal sceptique et déchiré auquel il ressemble tant. Mais sa position ambiguë et parfois contradictoire ne nous permet pas de le considérer un véritable athée. "Je suis incapable d'avoir la foi, avoue-t-il, mais je ne suis pas indifférent aux problèmes que la religion pose. La foi va plus au fond des choses que la réflexion. Celui qui n'a jamais été tenté par la religion, il lui manquera quelque chose. Savoir ce qu'est le bien et le mal." (En, 204) Là, Cioran et Pascal se rencontrent. A l'opposé de l'homme qui a la foi et qui évalue sagement les biens de cette vie, en les comparant à ceux de l'autre vie, éternelle, heureuse, fruit de notre espérance sur cette terre, se situe l'homme qui n'a pas la foi, l'homme superficiel, sujet aux doutes, aux faiblesses et aux incertitudes ; c'est celui qui préfère l'ignorance pour ne pas penser à la mort, à l'éternité et à Dieu : "Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vais ; et je sais seulement qu'en sortant de ce monde, je tombe pour jamais ou dans le néant ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage (...) je veux aller sans prévoyance et sans crainte, tenter un si grand événement, et me laisser mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future."⁸

La morale chrétienne y puisera la résignation devant la mort et la promesse d'une vie future, la mort n'étant que le passage vers la vie éternelle de l'âme. Mais Cioran n'est pas chrétien. Son attitude devant la mort est contradictoire et ambiguë ; il n'a pas la foi, ni n'a jamais vraiment voulu l'avoir. Elle lui manque pourtant car elle lui aurait, probablement, donné un certain équilibre. Il avoue : "Je n'ai pas la foi, heureusement. L'aurais-je, que je vivrais avec la peur constante de la perdre. Aussi, loin de m'aider, ne ferait-elle que me nuire." (IEN, 193) Pour lui, "mourir est immoral", "la mort est omniprésente" et "une infinitude indécente" (idem, 119, 117), un "état de

⁶ Idem, p. 129

⁷ Pascal, op.cit., p. 98

⁸ Idem, p. 429

perfection" ou "*déshonneur*" (E, 80, 88) ou "*ce que la vie a inventé jusqu'ici de plus solide*" (idem, 173), un "*dénouement prévu, effroyable et vain*" (PD, 252), "*la seule chose qui soit sûre en ce monde*" (CD, 78), "*une honte*" (LL, 161).

Certes, entre des mots définitoires comme déshonneur et sublime, solide et vain, perfection et honte il y a Cioran, maître et magicien du mot qui cache des profondeurs insoupçonnables.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

AA	Aveux et Anathèmes, Paris, Gallimard, 1987
BV	Bréviaire des vaincus, Paris, Gallimard, 1993
CD	Sur les cimes du désespoir, Paris, Ed. de l'Herne, 1990
CP	Le crépuscule des pensées, Paris, Ed. de l'Herne, 1991
E	Ecartèlement, Paris, Gallimard, 1979
En	Entretiens, Paris, Gallimard, 1995
IEN	De l'inconvénient d'être né, Paris, Gallimard, 1973
LL	Le livre des leurre, Paris, Gallimard, 1992
LS	Des larmes et des saints, Paris, Ed. de L'Herne, 1986
PD	Précis de décomposition, Paris, Gallimard, 1990
SA	Sur les cimes du désespoir, Ed. de L'Herne, 1990